

Zeitschrift: La musique en Suisse : organe de la Suisse française
Band: 2 (1902-1903)
Heft: 33

Rubrik: Chronique de Neuchâtel

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 02.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

N° 8. *Adieu des soldats au village*. Idem. La musique est de B. Weber.

N° 9. *La victoire ou la mort*. Idem. Air populaire très connu. Ces deux numéros 8 et 9, sont intitulés : « Chants de marche, au pas de route. »

N° 10. *Le Drapeau*. Paroles de Calletti. Musique de Spæth.

N° 11. *Marche*. « Pour la vie elle aura nos cœurs sans retour. » Sans noms d'auteurs.

N° 12. *Chant du soir*. Idem. Musique de Nægeli.

N° 13. *Serrez vos rangs*. Marche. Musique de Spæth.

N° 14. *Un vivat au Pays*. Sans autre indication, quant aux auteurs des paroles et de la musique. Ce chant, dont il a été si souvent question, mérite toute notre attention, car le refrain est devenu populaire parmi nous, et il s'est conservé jusqu'à présent. Il n'y a pas de banquet quelconque dans lequel ce refrain ne soit entonné.

Le lecteur nous saura gré de lui communiquer en entier ce chant mémorable.

UN VIVAT AU PAYS.

Les Ténors seuls.



1. { Hon - neur, Hon - neur au beau pa - ys où
Pa - ys, où vingt peu - ples a - mis ne
2. { Pa - ys, où les ber - gers sont rois où
Qui pèse et ga - ran - tit nos droits cul -
3. { Où l'é - tran - ger peut ou - bli - er tout,
Où le mou - rant veut es - sa - yer de



l'é - ga - li - té bril - le,	}	Où Li - ber - té se
font qu'u - ne fa - mil - le,		
la main tu - té - lai - re	}	Et fait suc - cé - der
tive aus - si la ter - re,		
jus - qu'à sa pa - tri - e,	}	Ses fleurs en - touraient
re - naître à la vi - e.		



con - so - la, Qu'en d'au - tres bords on l'é - xi - lât.
tour à tour, Les tra - vau - x guer - riers au la - bour.
mon ber - ceau, Qu'el - les pro - té - gent mon tom - beau !

REFRAIN. Chœur Tutti.



Qu'il vi - ve! Qu'il vi - ve! Qu'il vive et



soit heu - reux! Ciel, en - tends nos vœux!

On remarquera que la fin du refrain se chantait alors *pianissimo*, cela lui donnait un cachet de noblesse, tandis que maintenant, c'est à celui des convives qui criera le plus fort!...

N° 15. *Peuples chantez*. Cantique, sans indication de noms d'auteurs.

N° 16. *Chant guerrier*. Idem.

N° 17. *Le soir*. Idem.

N° 18. *Invocation patriotique*. Paroles d'Albert Richard. Musique de Franz Grast. Ce beau chœur fut utilisé plus tard par les auteurs comme hymne final dans la musique de la *Fête des Vignerons*, donnée en 1865 à Vevey.

N° 19. *Le Retour*. Musique de Spæth.

N° 20. *Chant portugais*. « Immortel Roi des cieux. » Ce chant n'est autre que le cantique bien connu : *O sanctissima*, air sicilien qui figure actuellement sous le n° 13 du Psautier genevois.

(A suivre.)

HENRI KLING.

A lire dans le numéro du 15 Mars, deux articles retardés par l'abondance des matières : une *Lettre de Bâle*, et une *Chronique genevoise* rendant compte de tous les concerts de Février.



CHRONIQUE DE NEUCHÂTEL

L'année 1903 débute par une remarquable audition du *Quatuor Schörg*. Les artistes qui composent cet ensemble instrumental se sont conquis depuis longtemps déjà l'admiration du public neuchâtelois sérieusement épris du grand art symphonique. Chaque fois cependant, nous constatons un enthousiasme nouveau, bien légitime, si l'on se reporte à la sublime manière d'interpréter une page telle que l'Adagio du quatuor en mi bémol op. 127 de Beethoven. Que de

choses nous ont-ils fait sentir que bien des fois chez d'autres interprètes, nous n'avions qu'entrevues. Le quatuor de Schumann en la majeur est un des « clous » du quatuor Schörg; nous le lui avons entendu jouer jadis et ne nous plaignons pas de cette récidive. Cette musique, si pénétrante, si pleine de fraîcheur et de poésie ne lassera jamais, croyons-nous. Du reste, les artistes de Bruxelles savent bien ce qu'ils font en cajolant ce morceau; chacun a son mot à dire et le dit à merveille, sans jamais se départir du sentiment exact des valeurs et de la parfaite homogénéité. La seule ombre de la soirée fut un solo continu d'une maudite lampe électrique éclairant capricieusement une salle exécrable au point de vue acoustique, l'Aula de l'Académie. Avaler des merles à défaut de grives sera l'éternelle destinée des organisateurs de concert à Neuchâtel et, dans cet ordre d'idée, nous aimons encore mieux la grande salle des Conférences dont nous parlions dans notre précédente chronique.

Le troisième concert d'abonnement de la Société de musique a eu lieu le 15 janvier. Comme premier numéro, une suite pour orchestre de Joseph Lauber. Cette œuvre insuffisamment préparée à l'orchestre ne peut être jugée sous son vrai jour. Le compositeur manie là une palette que nous ne lui connaissions pas. Sa gamme de couleurs est faite de teintes douces, généralement discrètes, quoique lumineuses. Les thèmes ne recherchent pas l'extraordinaire; ils sont bonhomiques pour la plupart et se déroulent sans efforts. Le travail polyphonique est conséquent bien que sobre. Toutes ces impressions sont sujettes à caution, car, nous le répétons: c'est en lisant entre les lignes que nous avons dû nous faire une opinion. L'exécution du Finale en particulier était susceptible de dérouter l'analyste le plus perspicace. Heureusement, la symphonie en ut mineur de Beethoven vint plus tard relever le prestige de l'orchestre.

Le concerto de Klengel est le type du « concerto provincial. » Conçu spécialement en vue de faire valoir les avantages de la virtuosité violoncellistique (qu'on nous passe le qualificatif), il plaît au spectateur dont les yeux sont braqués, sur le point culminant de la soirée; mais là s'arrête l'intérêt. Pour beaucoup c'est plus qu'il n'en faut pour se trouver transportés au pinacle de la jouissance musicale. Pour d'autres, ce n'est pas assez, et nous sommes de ce nombre. Klengel n'est pas le premier venu et nous avons entendu

d'autres de ses compositions nées dans une âme d'artiste plutôt que trouvées sous les crins d'un archet magique.

Le concert de la Société chorale est toujours une solennité attendue avec intérêt dans notre ville. Cette société, admirablement guidée par M. Edmond Röthlisberger, ne recule devant rien pour offrir au public neuchâtelois les œuvres les plus importantes de la littérature chorale. Après la Messe en si-mineur de Bach, la 9^{me} symphonie de Beethoven et tant d'autres, nous voilà transportés devant le Requiem de Verdi donné en deux auditions les 24 et 25 janvier.

Si cette œuvre n'a pas tous nos suffrages au point de vue du type de la musique religieuse, nous convenons que ses élans dramatiques, sa fraîcheur d'inspiration, son coloris, la rendent parfaitement viable dans une église. La figure de Verdi, que M. Röthlisberger s'était efforcé de nous présenter sous son véritable jour dans une conférence préalable des plus attrayantes et dans laquelle l'audition de divers fragments du maestro italien nous ont fait apprécier et la valeur de quelques-uns de nos artistes locaux et le mérite d'amateurs de premier ordre (entre autres d'un soprano simplement exquis); la figure de Verdi, disons-nous, se révèle dans ce Requiem comme la synthèse vivante de cette âme vibrante et généreuse.

Comme d'habitude, la Société chorale était bien préparée à faire valoir les beautés d'une partition de cette envergure. Le *Requiem aeternam*, le *Dies iræ*, le *Sanctus* et le *Libera me*, sont autant de pages importantes qu'elle a mises en relief d'une manière distinguée; un peu moins de nervosité dans la fugue de la fin eût cependant été souhaitable. Dans les chœurs enveloppant les phrases des différents soli, duos, trios et quatuors, nous constatons un souci toujours évident du rapport des valeurs entre la masse chorale et les voix principales et ce n'est pas là le moindre mérite du directeur. Nous voudrions pouvoir faire le même éloge de l'orchestre, mais cela nous est moins facile, car au lieu de faire ressortir les ombres et les lumières de la partition, il se meut presque constamment dans une teinte uniforme d'un gris parfois désespérant.

C'est à M^{mes} Nina Faliero-Dalcroze et Camilla Landi et à MM. Dufriche et Gérard Zalsman, qu'on avait confié les soli du Requiem. Rarement quatuor plus beau n'avait été entendu à Neuchâtel. D'emblée, nous mettons hors de pair les voix de M^{mes} Nina Faliero-Dalcroze et

Landi, toutes deux remarquablement belles et ce qui est plus encore, curieusement homogènes. A les entendre dans l'Agnus Dei par exemple, marchant à l'octave, ces deux voix semblaient sortir d'un seul organe vocal. Des voix d'hommes, nous donnons la préférence à la basse ou plutôt au baryton, car en réalité la voix de M. Zalsman est un baryton de la plus belle eau. Le ténor de M. Dufriche sent un peu le baryton fait ténor; certaines émissions étranglées, telle l'entrée de l'Hostias en sont des indices probants. Malgré cette légère critique, nous répétons que rarement quatuor pareil n'a été entendu ici. Au reste, Verdi lui a fait la part du lion en parsemant son œuvre de tous ces soli, duos, trios et quatuors plus mélodieux les uns que les autres.

Les deux auditions de la Société chorale avaient attiré un nombreux public dans le Temple-du-Bas, un public conscient, croyons-nous, des pures jouissances artistiques que lui offre chaque année cette vaillante société.

Comme dernier concert de janvier, nous avons la troisième séance de musique de chambre avec, au programme : le quatuor à cordes en si bémol majeur op. 18 de Beethoven, la sonate en si bémol pour piano et violoncelle de Mendelssohn et le quatuor en mi bémol majeur pour piano et instruments à cordes de Mozart. Rien de particulier à dire de cette audition, si ce n'est la constatation des progrès frappants du quatuor. L'œuvre de Beethoven a été enlevée avec une finesse, un charme auxquels seuls les quatuors étrangers nous avaient habitués jusqu'ici. Signalons spécialement l'intelligente manière avec laquelle est tenu le premier violon confié à M. Petz. Cet artiste, très bien outillé techniquement, est à la hauteur de sa tâche de quartettiste.

Florizel von Reuter est venu nous donner son concert de petit prodige. Dire de lui qu'il est merveilleusement doué est répéter ce que cent autres ont dit avant nous. Chaque nouvelle année va nous donner l'occasion d'assister à l'éclosion de cette plante rare et nous ne lui ménagerons pas nos applaudissements, mais nous nous réjouissons tout de même du jour où nous n'irons plus entendre le violoniste mais l'interprète.

R. L.



LETTRE DE LAUSANNE

Le quatrième concert d'abonnement nous a ramené le bon pianiste Consolo, dont chacun avait conservé le meilleur souvenir. Il a interprété supérieurement le concerto en *la* mineur de Schumann. Quant à ses soli, encore insuffisamment remis d'une attaque d'influenza, l'artiste a dû les changer au dernier moment par la *fantaisie* de Grieg, suite de variations sur un thème scandinave qu'il joue à ravir; il a terminé par le *Capriccio* de Scarlatti, enlevé avec une légèreté et une finesse incomparables.

Le dernier concert symphonique de la saison a eu lieu, le 20 février, avec le concours de M. Jacques Thibaud, violoniste incomparable que le public ne pouvait se lasser d'entendre. M. Thibaud a joué avec orchestre le ravissant concerto en *mi* bémol de Mozart et au piano la *Havaneise* de Saint-Saëns. M. Thibaud est le violoniste le plus accompli de sa génération. Il a tout : beauté du son, grande technique et profondeur de sentiment. En *bis*, l'artiste a joué deux fragments de sonates de Bach pour violon seul.

A quelques jours de distance, nous avons eu la troisième séance de la Société de musique de chambre genevoise et la quatrième et dernière séance de la Société lausannoise. Dans le premier, MM. W. Rehberg et H. Marteau ont exécuté les trois sonates de Brahms pour violon et piano. Ce fut un ravissement. Il est difficile de faire mieux.

Dans la seconde, nous avons réentendu avec plaisir le quatuor bâlois, accompagné cette fois-ci du compositeur Hans Huber en personne. Le second programme de l'excellent quatuor n'arrivait pas à la hauteur du premier; on a toutefois beaucoup goûté une œuvre de jeunesse de Huber, d'une grande fraîcheur d'inspiration. Des trois quatuors de Brahms, c'est le premier *Andie Heimat*, qui a été le plus goûté.

Le programme instrumental comprenait la sonate en *fa* majeur de Beethoven pour piano et violoncelle, œuvre de la première manière, mais avec de belles envolées dans la direction de la seconde, jouée très correctement et sobrement par M. Wessely et M^{lle} Langie, et le quatuor à cordes en *fa* majeur de Tchaïkovsky, œuvre à laquelle les exécutants eussent mieux fait de ne pas s'attaquer pour diverses raisons.